

QU'UNE SEULE ÂME  
SUR LA TERRE



RAPHAËL AUBERT

—

QU'UNE SEULE ÂME  
SUR LA TERRE

R O M A N

BUCHET • CHASTEL

© Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2022.  
ISBN : 978-2-283-03552-8

*Mische seinen Jubel ein !  
Ja, wer auch nur eine Seele  
Sein nennt auf dem Erdenrund !*

Friedrich von Schiller  
*L'Hymne à la joie*

La mémoire est un miroir à fantômes.  
Elle montre parfois des objets trop lointains  
pour être vus, et parfois les fait paraître  
tout proches.

Yukio Mishima  
*La Mer de la fertilité*



# OUVERTURE



## *Bayreuth, été 1951*

C'est d'abord un murmure presque imperceptible.

Quelques mesures en *ré* majeur jouées seulement par les contrebasses, bientôt rejointes par les violoncelles. Quelques notes chuchotées. À peine une mélodie, à peine un chant, timide, fragile, venu de très loin. Du cœur même de l'obscurité. Du profond de la nuit de la souffrance et du malheur.

Un immense *pianissimo*. Sans commencement ni fin. À l'image de l'histoire du monde.

Seule la scène du Festspielhaus était éclairée, occupée par la masse sombre de l'orchestre du festival et cette grande silhouette solennelle devant, aux gestes précis qu'on devinait plus qu'on ne voyait.

Il pouvait imaginer sans peine, tant les journaux le lui avaient rendu familier, le visage allongé, tout d'une pièce, fiché sur le cou

interminable dont il semblait seulement le prolongement ; la couronne de cheveux gris presque monacale ; les bras en ailes d'échassier.

Comment l'homme qui dirigeait à cet instant la 9<sup>e</sup> *Symphonie* de Beethoven avait-il traversé toutes ces années ?

Qu'avait-il bien pu éprouver dans ce qui avait constitué pour lui une sorte d'exil intérieur ?

Il était resté en Allemagne, avait-il expliqué, « pour que les musiciens demeurent des musiciens et que la musique demeure l'espérance des hommes ».

Et lui-même ?

Durant ces mêmes années, n'avait-il pas vécu de cette seule et unique espérance ? L'espérance de la musique. Rejouer un jour du violon, poursuivre son métier de musicien.

Mais n'était-ce pas déjà un miracle que d'être en vie ?

D'être à Bayreuth, ce lieu inspiré qui avait vu la création du *Ring des Nibelungen*, la monumentale tétralogie de Richard Wagner ? D'être ici, dans la pénombre de cette salle providentiellement intacte du Festspielhaus que les bombes alliées, par un arrêt mystérieux du destin, avaient épargnée ? Et voici que le miracle, celui de la musique, de nouveau se reproduisait.

Tout au bonheur de cet instant qui ne reviendrait pas, qu'il savait unique, c'était comme s'il entendait pour la première fois l'œuvre de Beethoven, dans une étrange fraîcheur. Et ces quelques notes murmurées, grondement de forge étouffé dans le lointain – la première exposition du thème de la joie au début du *finale* – lui semblaient résonner comme à l'aube du premier jour.

La partition de Beethoven lui était pourtant familière. Et ce n'était pas faute de l'avoir entendue avant la guerre. En concert, à Varsovie et surtout à Vienne, lors de ses études, et bien sûr à la radio. Combien de fois ? Il n'aurait su le dire. Pourquoi d'ailleurs aurait-il compté ? Du dernier concert, il se souvenait néanmoins comme si c'était hier.

C'était neuf ans auparavant.

En 1942.

C'était déjà le grand Wilhelm Furtwängler qui dirigeait la 9<sup>e</sup> *Symphonie* à la tête du Berliner Philharmoniker. Donné pour les cinquante-trois ans d'Adolf Hitler, le concert, auquel assistaient tous les dignitaires du III<sup>e</sup> Reich, devait constituer l'acmé des célébrations anniversaires du

Führer. Et il avait naturellement été transmis à la radio de Berlin.

Grâce à un mauvais poste de TSF et malgré la brume crachotante des parasites et des brouillages de toutes sortes, il avait pu l'écouter dans ce qui tenait lieu de réfectoire du camp où il était interné depuis deux ans. Le quatrième mouvement, surtout, avait produit sur lui une impression comme jamais il n'en avait éprouvée.

Jamais il n'avait entendu pareille interprétation du *finale*. Où chaque note, chaque mesure prenait des accents implacables, quasi apocalyptiques. Jusqu'au triple *fortissimo*, avec ses éclats de trompettes menaçants et ses roulements furieux de timbales, résonnant comme l'annonce du jugement à venir promis à tous les féaux de l'Allemagne nazie.

Aujourd'hui, neuf ans plus tard, tous les dignitaires du régime, Hitler en tête, avaient disparu, étaient morts ou en prison. Le Reich de mille ans avait sombré dans les incendies allumés par les bombes au phosphore que les avions alliés avaient déversées par millions et les roquettes tirées par les « orgues de Staline ».

Réduite à un immense champ de ruines et de décombres, l'Allemagne commençait seulement à se relever.

À l'instar de la plupart des cités allemandes, Bayreuth avait subi les bombardements. Si le palais des festivals, qui se dressait sur le Grüner Hügel, la colline sacrée pour tant de pèlerins wagnériens, était demeuré intact, il n'en allait pas de même de Wahnfried, l'orgueilleuse villa que Richard Wagner avait fait bâtir pour lui et sa famille.

Durant les derniers jours de la guerre, les 4 et 5 avril, une centaine d'avions alliés avaient largué des tonnes de bombes sur la petite cité bavaroise. Près de la moitié de Bayreuth avait été détruite ; une bombe avait touché de plein fouet Wahnfried, anéantissant sa salle de séjour, avec sa rotonde, ainsi qu'une chambre d'amis. Cette plaie béante au flanc de la villa était toujours bien visible.

En lieu et place des pièces détruites s'élevaient maintenant des murs de béton crépis de blanc délimitant un renforcement en forme d'angle dans le corps même de la maison, triangle vide laissé en jachère où poussaient des mauvaises herbes.

Les villes et les agglomérations meurtries, encore parsemées çà et là de silhouettes fantomatiques,

celles des immeubles dont ne subsistaient plus que les façades ouvertes à tous les vents, ce pays toujours blessé, il avait eu tout le loisir de le contempler durant le voyage en train qui l'avait conduit de Berlin à Bayreuth.

Comme les autres officiers des puissances alliées appartenant aux *Military liaison missions* chargées d'inspecter les zones occupées d'Allemagne, moyennant autorisation et à certaines conditions, il pouvait se déplacer à peu près dans toute l'Allemagne. Depuis Berlin, où il était arrivé six ans plus tôt dans les fourgons de l'armée russe, il lui avait fallu changer de train à plusieurs reprises et le voyage lui avait paru interminable.

Dans les gares, des passerelles de bois branlantes remplaçaient bien souvent encore les quais détruits ; dans les trains, beaucoup de wagons ne comportaient pour tout éclairage que les ampoules bleues de la défense passive. Mais de tout cela, de cet inconfort, de cette accumulation d'obstacles qui en aurait découragé plus d'un – mais qu'était-ce en comparaison de ce qu'il avait lui-même traversé ? – il n'avait cure.

Bien trop jeune pour avoir pu assister avant-guerre au festival de Bayreuth, voici que l'occasion lui en était soudain donnée. Pour rien au monde il ne l'aurait laissée échapper.

La capitulation de l'Allemagne, suivie de l'occupation du pays, avait signifié la fin du festival, devenu au fil des ans l'une des vitrines de la propagande artistique du régime nazi.

Combien de fois les actualités allemandes avaient-elles montré Hitler accueilli sur la colline par Winifred Wagner, la veuve de Siegfried ? Et ensuite ce même Hitler, toujours en compagnie de la grande prêtresse du culte wagnérien de ces années-là, paraissant au balcon du Festspielhaus brillamment éclairé, au-dessus d'une marée de bras tendus exécutant le salut nazi ?

Dans les mois qui avaient suivi l'arrivée des Alliés, l'armée américaine, qui occupait la région, avait réquisitionné le Festspielhaus. On y avait donné des concerts de jazz et des bals costumés destinés aux *GI's*.

Beaucoup prédisaient alors que jamais le festival ne renaîtrait de ses cendres. D'autant que la famille Wagner, largement compromise avec le régime nazi, s'était vu dessaisir de tous ses biens.

Et puis le vent avait tourné.

En 1948, la mesure d'expropriation frappant le Festspielhaus était levée ; les membres de la

famille Wagner, dispersés entre les Fichtelgebirge, les montagnes de Bavière, et les rives du lac de Constance où ils avaient trouvé refuge pouvaient rentrer à Bayreuth. Bientôt on annonçait la reprise du festival pour 1951, six ans après la fin de la guerre, soixante-quinze ans après sa création.

C'était maintenant Wieland et Wolfgang, les petits-fils de Richard, les enfants de Siegfried, qui avaient pris la tête du festival. Les artisans opiniâtres de ce renouveau, après les errements et les compromissions des années Winifred. Ce qu'ils avaient en vue ce n'était rien moins qu'un *Neubayreuth*, un « nouveau Bayreuth ».

Pour bien marquer dans quel esprit le festival allait rouvrir, et afin que nul ne s'y trompât, il serait inauguré avec la 9<sup>e</sup> *Symphonie* de Beethoven. La dernière fois que Richard Wagner l'avait dirigée en personne, et le rappeler n'était évidemment pas innocent, c'était en 1872. Dans la petite salle baroque de l'opéra des Margraves, à l'occasion de la pose de la première pierre de ce qui allait devenir le Festspielhaus.

Quant à la direction de l'orchestre du festival, Wieland et Wolfgang l'avaient confiée au plus indiscutable des chefs allemands, Wilhelm Furtwängler. Celui qui, aux heures les plus

sombres, n'avait eu de cesse d'affirmer la plus absolue rigueur morale au service de la conception la plus haute de la musique. Oui, c'était bien d'une nouvelle naissance qu'il s'agissait aujourd'hui.

Dans la quasi-obscurité qui enveloppait la salle, la tension, presque électrique, était palpable.

Il lui semblait que chaque auditeur, chaque participant à cette soirée mémorable, du mélomane anonyme jusqu'aux personnalités invitées – il y avait notamment le président du Bundestag et les hauts commissaires des trois Alliés occidentaux – était pleinement conscient de participer à un événement tout à fait à part dans l'histoire de la culture, dans l'histoire de l'Allemagne. Une sorte de parenthèse dans l'incertitude du temps présent.

Et lorsque de nouveau le leitmotiv de la joie s'était élevé, les cordes et les bassons se joignant cette fois aux contrebasses, échos encore timides, nés dans le lointain, par-delà la nuit même du malheur, celle qui avait recouvert l'Europe durant tant d'années, il n'avait pu s'empêcher de penser une nouvelle fois au Prologue du *Ring*. Au début de *L'Or du Rhin*. À cet accord de cent trente-sept mesures par

lequel il s'ouvre. Comme venu du fond des âges, du cœur même de la matière, annonciateur d'une nouvelle aube.

Alors, après les cordes, violons et altos, après les bassons et les flûtes, c'était l'orchestre tout entier, à l'unisson, qui avait repris le thème de *L'Hymne à la joie*. Non plus murmuré cette fois, mais éclatant, dans un triomphal *fortissimo*.

C'était toujours une simple mélodie, mais altière, solennelle, presque grave. Toute en transparence et en grandeur, à l'image même de la direction de Furtwängler, noble, droite, et de ce qu'il insufflait miraculeusement à son orchestre.

Quel contraste soudain avec ce qu'il avait entendu en 1942 à la radio de Berlin !

En cet instant de pure musique, c'était le chant de l'Allemagne de toujours qui s'élevait à nouveau. Celui de l'Allemagne éternelle, qui avait survécu à la barbarie et au malheur. C'était l'âme retrouvée de l'humanité. Intacte, vivante, malgré les camps, les chambres à gaz, la mort, l'horreur. C'était le chant de l'espoir et de la concorde.

Le chant confiant de la vie même, plus forte que tout.

Cette impression de renouveau, de nouvelle naissance, comment aurait-il pu ne pas l'éprouver à son tour ?

Il se sentait lui-même gagné par une étrange euphorie, tandis que la divine Elisabeth Schwarzkopf mêlait maintenant sa voix à celles du trio formé par l'autre Elisabeth, Elisabeth Höngen, Otto Edelmann et Hans Hopf :

*Wer ein holdes Weib errungen,  
Mische seinen Jubel ein !  
Ja, wer auch nur eine Seele  
Sein nennt auf dem Erdenrund !*

À dire vrai, ce même sentiment l'accompagnait depuis qu'il avait quitté Berlin. Et il ne tenait pas seulement à l'excitation, à l'attente de ce moment tant souhaité et qui avait fini par arriver. Pour la première fois depuis longtemps, il lui semblait qu'il pouvait de nouveau envisager son existence sous un jour neuf. Comme une page vierge qui ne demandait qu'à être écrite.

Dans le long voyage en train qui l'avait conduit à Bayreuth, et maintenant dans la pénombre de la salle du Festspielhaus, il n'avait cessé de penser à la singulière destinée qui était la sienne.

À tous les bouleversements successifs qu'avait connus sa vie.

Depuis l'enfance à Grodno sur le Niémen, les études à Vienne, l'engagement dans la division polonaise, les ultimes combats sur la ligne Maginot, l'internement en Suisse, Alberte, cette femme qu'il aimait peut-être toujours, son évasion. Jusqu'à cet uniforme et ces insignes de grade soviétiques qu'il était tenu d'arborer depuis sept ans.

De ses premières années passées à Grodno, alors en Pologne et qui ne s'appelait pas encore Hrodna, Antonin Tcherniakovski conservait peu de souvenirs. Pour tout dire, elles ne l'avaient guère marqué. Et puis c'était déjà si loin !

Son enfance, somme toute, s'était déroulée sans histoire au sein d'une famille unie, relativement aisée – son père était professeur. Comme à sa sœur, plus jeune de dix ans, ses parents – ils adoraient leurs enfants – lui passaient à peu près tout. Aussi, lorsque après ce qui tenait lieu de lycée il avait manifesté le désir de se consacrer entièrement à la musique, à l'étude du violon qu'il pratiquait depuis l'âge de cinq ans, sa famille n'avait fait aucune difficulté. Si bien qu'il s'était retrouvé seul à Vienne, quand

bien même il avait à peine seize ans, inscrit en tant qu'étudiant à l'académie de musique.

Il avait pris pension à la Hadikgasse, tout près de Schönbrunn, dans une famille de hauts fonctionnaires. Le dimanche, lorsque le temps le permettait, il n'aimait rien tant que gravir la colline sur laquelle s'élevait la « Gloriette » d'où l'on pouvait embrasser les parterres et les pièces d'eau qui servaient d'écrin à l'ancienne résidence d'été des empereurs jusqu'aux premières frondaisons de l'Auer-Welsbach-Park, derrière le palais.

Mais surtout il ne manquait jamais de se rendre en fin d'après-midi au Stadtpark, non loin de la Hofburg, avec son kiosque à musique désuet, reflet nostalgique des ultimes fastes de la Vienne impériale ; il n'était pas rare qu'un orchestre y jouât la *Marche de Radetzky*, de Johann Strauss, ou encore *Cavalerie légère*, de Franz von Suppé.

Cette période heureuse avait pourtant pris fin au bout de deux ans seulement. Il avait dû rentrer en Pologne pour accomplir son service militaire, qu'il avait achevé avec le grade de sous-lieutenant.

Ces mois sous l'uniforme ne l'avaient toutefois pas empêché de préparer le concours

international de violon Henryk-Wieniawski, qui se déroulait à Varsovie, dans le prestigieux bâtiment de l'Orchestre philharmonique. Il avait terminé à la quatrième place.

Sur ces entrefaites, l'*Anschluss* s'était réalisé ; l'Autriche avait été annexée au Reich. Plus question pour Antonin de retourner à Vienne.

Ses parents lui avaient alors proposé de s'inscrire au conservatoire de Paris, dans la classe de Jules Boucherit. Celui-là même qui avait été le professeur de Ginette Neveu, la jeune violoniste française qui avait remporté, trois ans plus tôt, la première édition du concours auquel il venait lui-même de participer. Un lointain cousin de sa mère, qui s'était établi depuis plusieurs années déjà dans la capitale française, accepterait certainement de le loger.

C'est ainsi qu'un soir, à la gare de Varsovie, il était monté dans le train de nuit pour Cologne ; ses parents et sa petite sœur, comme chaque fois, l'avaient accompagné jusqu'à son wagon.

Sur le quai, il y avait de nombreux soldats en armes.

Lorsque le convoi s'était ébranlé et qu'à travers la fenêtre de son compartiment il avait agité la main une ultime fois dans leur direction, il

avait senti son cœur se serrer et des larmes mouiller ses yeux.

Il ne savait pas alors que c'était la dernière fois qu'il les voyait avant longtemps.

Quelques mois à peine après son arrivée en France, la guerre, comme un orage menaçant longtemps contenu, avait fini par éclater. Le 1<sup>er</sup> septembre 1939, les troupes du III<sup>e</sup> Reich fondaient sur la Pologne. Son devoir était évidemment de regagner son pays pour y rejoindre l'armée. Mais par quel chemin ?

Il n'était plus question de passer par l'Allemagne ni par Bratislava ou par Prague, maintenant dans le giron du Reich. Restait la Hongrie, en admettant que les postes-frontières soient toujours contrôlés par l'armée polonaise, ce qui n'était nullement certain ; ou alors le bateau jusqu'à la Baltique. Mais cette voie aussi était coupée, la Wehrmacht, dès les premières heures du conflit, s'étant emparée de Dantzig.

Rejoindre la Pologne ne serait bientôt plus même imaginable.

C'est avec anxiété, rongant son frein, qu'il suivait à travers ce qu'en rapportaient les journaux l'avance fulgurante des armées allemandes.

On disait que Varsovie et Cracovie étaient en flammes. Et malgré une défense acharnée des soldats polonais mal équipés, trop peu nombreux, la fin, inéluctable, n'était plus qu'une affaire de quelques jours, sinon d'heures.

On était en octobre et, tandis que les ultimes combats opposaient les débris des troupes polonaises aux forces allemandes et soviétiques, car Staline aussi s'était joint à la curée, il apprit qu'une armée de volontaires, venus de toute la France, commençait à se rassembler en Bretagne, dans le Morbihan, où le camp de Coëtquidan avait été mis à la disposition des représentants du gouvernement de Varsovie.

Sa décision fut bien vite prise.

Les Polonais de France formaient une importante communauté ; nombreux étaient ceux qui avaient émigré, notamment pour travailler dans les mines ou chez des paysans. Aussi parvint-on rapidement à constituer une première division polonaise placée sous les ordres du général Duch. Mais comme le flot de volontaires ne tarissait pas, grossi encore de celui des soldats qui étaient parvenus à quitter la Pologne, mais qui entendaient bien poursuivre le combat, une seconde division fut également formée, avec à sa tête le général Prugar-Ketling. C'est au sein

de cette unité qu'Antonin se trouva incorporé ; comme on manquait d'officiers, il y gagna une deuxième étoile de lieutenant.

La Hollande et la Belgique avaient été envahies et c'était maintenant au tour de la France de subir les assauts des divisions blindées de la Wehrmacht, que rien ni personne ne paraissait être en mesure de juguler. De partout, le front craquait.

La 2<sup>e</sup> division polonaise de chasseurs, celle à laquelle appartenait Antonin, avait été envoyée en renfort du 45<sup>e</sup> corps d'armée du général Daille. Celui-ci était chargé de la défense de la trouée de Belfort, entre le Jura et l'Alsace. Mais il était bien tard.

Le 17 juin, les avant-gardes de Guderian étaient à Dijon.

Au terme de deux jours de marche, en proie aux attaques incessantes des avions de la Luftwaffe, la division polonaise parvint à s'établir dans la zone du Clos du Doubs afin de maintenir libres les accès à la Suisse ainsi que les débouchés vers le sud. De son côté, le général Daille, au prix du sacrifice de ses spahis, stoppait momentanément les panzers qui déferlaient

sur le plateau de Maïche et de Saint-Hippolyte. Le répit ne fut que de courte durée.

Tout accès au sud était désormais barré.

La seule possibilité de salut restant au 45<sup>e</sup> corps était de passer en Suisse comme naguère, soixante-dix ans plus tôt, dans des circonstances presque analogues, l'armée Bourbaki.

On était le 19 juin : depuis cinq jours, le drapeau à croix gammée flottait sur Paris.

Deux jours auparavant, le 17, le nouveau président du Conseil français, le maréchal Pétain, avait annoncé que son gouvernement demandait l'armistice. À la fin de la journée, après de nouveaux combats et alors qu'il s'était établi sur une ultime ligne de défense au nord de la Saône, de Trévillers à Damprichard, le général Prugar-Ketling, ses troupes ayant enregistré d'importantes pertes lors de la bataille de la colline du Clos du Doubs, se résignait lui aussi à solliciter son passage en Suisse.

Curieusement, de ces journées où il avait pourtant subi le baptême du feu – il avait lui-même été légèrement blessé à une jambe tandis que plusieurs de ses soldats étaient tués –, Antonin se souvenait surtout des longs moments d'attente de l'ennemi.

Sans même fermer les yeux, il se revoyait avec sa section, à l'affût sous les arbres ; la dentelle des fougères couvertes de toiles d'araignée se découpait dans la lumière et les feuilles encore neuves des arbres brillaient dans le soleil ; il sentait l'odeur de résine, qui montait entre les sapins dans la chaleur de juin, mêlée aux relents âcres de la cordite.

Comme tout ce qu'il avait aperçu alors, de ces forêts soigneusement entretenues, de ces villages propres, était différent de Grodno et de la Pologne !

Ensuite, il y avait eu l'arrivée en Suisse durant la nuit, la fatigue accumulée des derniers jours. Un sentiment profond d'hébétude dans lequel entraient autant l'amertume de la défaite que le soulagement un peu lâche d'être toujours en vie. Lui et ses hommes avaient encore traversé plusieurs localités sous le regard incrédule d'habitants qu'on venait tout juste de tirer de leur lit.

Au matin, une ultime fois, avec ce qui restait de la division polonaise, ils avaient défilé, baïonnette au canon, devant leurs chefs, le général Daille et le général Prugar-Ketling. On leur avait dit qu'ils étaient à Saignelégier, un village du canton de Berne.

De loin, ils avaient aperçu un groupe d'officiers, aux uniformes inconnus, regroupés autour de ce qui devait être leur supérieur : le commandant en chef de l'armée suisse. Et puis, ainsi que le prévoaient les conventions internationales, officiers et soldats avaient été séparés et ils avaient été internés.

Les jours suivant son entrée en Suisse avec les lambeaux de sa division, comme d'autres officiers polonais, Antonin Tcherniakovski avait été conduit en plein cœur du pays de Vaud, dans un établissement thermal désaffecté aménagé en lieu d'internement, l'ancien Hôtel des Bains d'Henniez. Celui-ci avait eu son heure de gloire à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et jusqu'un peu après la Grande Guerre.

Situé en pleine campagne, l'Hôtel des Bains dominait un petit vallon bordé de forêts et où coulait une rivière. Sans style particulier, il se composait de trois corps de bâtiments de plusieurs étages, précédés de longues galeries vitrées ; des pelouses avec leurs parterres fleuris et leurs allées de gravier l'entouraient.

Des quatre coins de l'Europe, archiducs russes et allemands, riches Anglais, bourgeois aisés et veuves très consolables y venaient pour y

prendre les eaux dont les vertus curatives étaient recommandées par un célèbre praticien venu de Neuchâtel, le docteur Virgile Borel.

Les dimanches d'été, les bonnes familles de la région se joignaient aux curistes pour déguster le poulet aux chanterelles et les fraises à la crème. L'après-midi, on jouait au croquet. Et le soir quelque cantatrice de passage, non sans s'être fait un peu prier, interprétait *Le Lac de Côme* ou des airs de *La Traviata*.

Durant la guerre, l'hôtel avait encore abrité des hôtes illustres, des étrangers fugitifs, un pacha turc avec tout son harem et même, secrètement, sous un nom d'emprunt, l'ex-empereur Charles d'Autriche. La paix revenue, d'anciens curistes y reprirent leurs habitudes. Mais c'était une clientèle plus que vieillissante dont les rangs s'éclaircissaient d'année en année, ses ultimes représentants disparaissant les uns après les autres.

La mode surtout avait changé. Bientôt il fallut fermer.

En cet été 1940, l'ancien Hôtel des Bains d'Henniez, qui n'offrait plus qu'une pauvre image de son lustre d'antan, ressemblait un peu au château de la Belle au bois dormant. Mais un

château que la méchante fée des contes aurait transformé d'un coup de sa baguette en cantonnement improvisé. À deux ou trois, les internés, tous des officiers, se partageaient les anciennes chambres de l'hôtel, meublées maintenant de rudes lits de fer, et la salle à manger leur servait de réfectoire, dont seuls les vieux fauteuils de rotin rouge élimés rappelaient les splendeurs de naguère.

Au-dehors, aux portes de l'hôtel, sur les terrasses et dans ce qui avait été le parc, des soldats d'un certain âge déjà, en uniforme gris-vert, fusil à l'épaule, montaient la garde.

Pour les hôtes bien malgré eux de l'ancien hôtel, les journées s'écoulaient, vides, interminables. Sans perspective d'avenir autre qu'une très lointaine et très improbable libération à l'issue, que nul n'aurait su prédire, de la guerre.

Après plusieurs demandes, Antonin avait fini par obtenir de pouvoir disposer d'un violon et de partitions. Autant, se disait-il, mettre à profit cette sorte de parenthèse, ce temps hors du temps, dans ce qui aurait dû être le cours normal de son existence, afin de poursuivre, même tant bien que mal, ses études interrompues de musique. D'autres internés avaient eux

aussi exprimé le même désir. Si bien que certains purent retourner sur les bancs du collège ou de l'université. Des cours furent également organisés à leur intention à l'Hôtel des Bains, dont des leçons de français.

De la langue de Molière, Antonin savait seulement ce que son court séjour parisien lui avait permis d'apprendre. Quelques bribes, tout au plus. Au contraire de l'allemand, qu'il parlait couramment depuis ses années viennoises, ou encore du russe qu'on enseignait à l'école à Grodno et devenu pour lui quasi une seconde langue maternelle. Aussi décida-t-il de suivre lesdites leçons, qui seraient données par une institutrice de la région.

« Sans doute encore quelque enseignante à la retraite, évidemment vieille fille à moustache, mais tellement dévouée, ayant pitié de ces pauvres soldats », avait lancé, moitié plaisantant, moitié résigné, l'un de ses camarades d'internement, qui prenait connaissance en même temps que lui de l'affichette rédigée en polonais annonçant le cours.

Antonin s'était borné à sourire.

« N'importe, se disait-il. Savoir le français me servira de toute façon, ne serait-ce que lorsque je m'évaderai et qu'il me faudra traverser la

France pour gagner l'Espagne et, de là, rejoindre l'Angleterre. Et puis cela me fera une distraction. » Car le jeune officier, le moment venu, lorsqu'une occasion favorable se présenterait, était bien décidé à tenter sa chance pour rejoindre les forces polonaises qui avaient repris la lutte contre les nazis.

Trois jours plus tard, un mercredi en fin d'après-midi, Antonin et les cinq ou six officiers qui avaient décidé de suivre les leçons de français se retrouvaient dans la salle à manger de l'hôtel.

Une très jeune femme les y avait précédés.

Les cheveux blonds coupés court, les yeux bleus, le visage arrondi, la taille plutôt menue, vêtue très simplement d'une jupe sombre et d'une veste cintrée assortie mettant en valeur ses formes, elle se tenait assise, toute droite, derrière une table, un sac d'école devant elle.

À leur arrivée, sans mot dire, elle s'était levée. Elle les regarda l'un après l'autre en souriant, puis elle se rassit, leur signifiant par gestes de faire de même.

« Alors c'est ça ton dragon à moustache ? » murmura Antonin à son voisin. Celui-ci ne répondit rien, tandis que la jeune femme entreprenait de se présenter.

Elle s'appelait Alberte, leur dit-elle.

À ce qu'il comprit, elle enseignait aux enfants d'un petit village appelé Cerniaz, à quelques kilomètres seulement d'Henniez. Elle viendrait chaque semaine autant de fois qu'ils le souhaiteraient.

Elle demanda encore qui parmi eux parlait déjà un peu le français. Antonin fut le seul à se manifester.

« Quel est votre nom ? »

Il s'était levé et se tenait au garde-à-vous, car bien entendu il était en uniforme comme c'était la règle.

« Lieutenant Antonin Tcherniakovski.

– Eh bien, lieutenant, vous me servirez d'interprète. Si vous voulez bien, vous serez en quelque sorte mon assistant, car malheureusement, et je le regrette, je ne parle pas votre langue !

– À vos ordres, mademoiselle. » Et il avait claqué les talons.

« Je vous en prie ! Rasseyez-vous ! » Disant cela, elle avait eu un rire bref, comme pour dissimuler une gêne soudaine.

En dépit de son jeune âge – elle devait avoir un peu plus de vingt ans, vingt-trois ans peut-être – et d'une sorte de réserve presque timide

bien compréhensible face à ce groupe d'hommes qui la dévoraient des yeux, il émanait d'elle une étonnante force. Alliage d'assurance et de détermination qui d'emblée en imposait – ils allaient bientôt le découvrir – et qui aurait pu passer pour de la vanité ou même une forme de crânerie presque masculine. N'était sa façon d'être. La manière toute de naturel et de simplicité avec laquelle elle se tenait devant eux.

Face à Alberte, Antonin se sentait subitement gauche et il ne devait certainement pas être le seul. À cet instant, dans l'ancienne salle à manger de l'Hôtel des Bains seulement illuminée par le soleil déclinant de fin d'après-midi, on eût pu entendre voler une mouche. Mais cela ne dura pas.

Le silence fut bien vite rompu par la voix de celle qui allait être désormais son professeur durant deux ans.

Pour Antonin, l'automne et le début de l'hiver se partagèrent entre les tâches de routine qui lui incombaient, comme à tous les autres internés, le violon qu'il pratiquait le plus assidûment possible et les devoirs de français qu'Alberte leur donnait, semaine après semaine, et qu'il devait rendre à la leçon suivante.

La fin de l'année approchait.

Antonin et quelques-uns de ses camarades sollicitèrent de leur commandant la permission de préparer des chœurs traditionnels polonais qu'ils se proposaient de chanter au temple du village, durant la veillée de Noël, en remerciement à la population de son accueil. Ce qu'il accepta. Mais, quelques semaines plus tard, un matin, après l'appel, il leur annonça qu'il n'était plus question pour eux de chanter au temple.

Les autorités militaires, après avoir donné leur autorisation, l'avaient retirée. Au nom de la neutralité que la Suisse se devait de respecter, avaient-elles expliqué.

L'après-midi, après la leçon de français, Antonin pria Alberte de demeurer un instant, il avait à lui parler. Il lui raconta ce qui venait de se produire, ce que leur commandant leur avait signifié, l'interdiction qui leur était faite de chanter à l'église ce qu'ils avaient répété pour Noël.

« Eh bien, vous viendrez les chanter chez moi, ces chants ! Dans ma classe, à Cerniaz, puisqu'on ne veut pas de vous », répondit-elle simplement.

Le matin de Noël, Antonin et quelques-uns de ses camarades gagnèrent Cerniaz à pied

– beaucoup d'internés travaillaient à demeure dans les fermes ou sur les chantiers, d'autres quittaient leur cantonnement le matin pour y revenir le soir : croiser un groupe d'internés français ou polonais sur la route, en pleine campagne, même un jour de Noël, n'avait rien d'inhabituel.

Cerniaz était un tout petit village, presque un hameau ; une dizaine de maisons, tout au plus, groupées autour du collège avec son unique classe où enseignait Alberte, son clocher pointu et son horloge.

En manteau, coiffée d'un gros bonnet de laine, la jeune femme les attendait devant la porte. En souriant, non sans laisser voir une certaine anxiété, elle les fit entrer.

Malgré le froid de l'hiver, plutôt vif, toutes les fenêtres de la classe étaient grandes ouvertes. L'un des arrivants proposa de les refermer.

« Non, non, laissez, répondit Alberte. Je veux qu'on puisse vous entendre chanter. Et ce ne seront pas les autorités qui l'empêcheront. »

Elle s'était assise derrière un pupitre au fond de la classe, tandis que les chanteurs, restés debout, s'étaient regroupés devant le tableau noir, tels de sages élèves attendant qu'on les interroge. C'était Antonin qui les dirigeait.

Après un moment, passé quelques chants, il crut apercevoir au-dehors, dans l'encadrement des fenêtres ouvertes, des silhouettes d'hommes et de femmes, d'enfants et de vieillards qui se dirigeaient vers le collège.

Il commençait à comprendre.

À mesure que les chants se succédaient, cette petite foule – en réalité seulement quelques dizaines de personnes – s'était agglutinée toujours un peu plus aux fenêtres de la classe. Il pouvait sentir leur présence, silencieuse, attentive, émue. Et peu à peu lui aussi se voyait gagné par l'émotion.

Lorsque après le dernier chant, un vieux Noël traditionnel polonais, il se retourna en direction du fond de la classe, là où se tenait Alberte, et la salua en s'inclinant, ainsi qu'il l'aurait fait à l'issue d'un concert, il vit que son visage était devenu très pâle et que ses yeux brillaient d'une étrange façon.

Alors il regarda vers les fenêtres où l'auditoire improvisé n'avait pas bougé. Quelques applaudissements, d'abord timides, puis de plus en plus chaleureux, se firent entendre.

Il salua de nouveau, quand l'un de ses camarades, suivi aussitôt par tout le chœur, entonna

*La Pologne n'a pas encore disparu,  
Tant que nous vivons  
Ce que l'étranger nous a pris de force,  
Nous le reprendrons par le sabre.*

C'était la *Mazurek Dąbrowskiego*, l'hymne national polonais. Antonin, à son tour, ne put retenir ses larmes.

Des larmes contenues depuis si longtemps !  
Au fond de la classe, Alberte s'était levée et le fixait intensément.

Ce matin de Noël marqua un tournant dans leur relation. D'autant que l'affaire n'était pas restée sans suite.

Intrigués par ce rassemblement autour du collègue, par ces chants et ces applaudissements, des membres de la garde locale étaient accourus. Aux habitants, ils avaient ordonné de se disperser et de rentrer chez eux, aux chanteurs de les suivre. Après leur avoir demandé d'où ils venaient, dans quel lieu ils étaient internés, ils les avaient escortés jusqu'à Henniez où naturellement ils avaient reçu un blâme de leur commandant.

Quant à Alberte, elle avait été convoquée par le président de la commission scolaire. Elle s'était

bornée à déclarer qu'il s'agissait d'un concert privé, donné pour elle seule, par ses élèves, des internés à qui elle enseignait le français ainsi que les autorités l'en avaient chargée. Mais comme il faisait très chaud dans la classe, « vous savez comment chauffe le poêle », eh bien elle avait tout simplement ouvert les fenêtres, voilà tout.

Quel mal y avait-il à cela ?

Et qu'y pouvait-elle si des habitants en avaient profité pour écouter ?

De ses explications, son interlocuteur, un brave homme qu'elle appréciait, n'était évidemment pas entièrement dupe. Il s'en contenta pourtant.

Antonin et Alberte en avaient souvent reparlé. Prétendant des instructions à lui donner pour la fois suivante, après tout il était son traducteur, la jeune femme s'attardait de plus en plus souvent en sa compagnie à l'Hôtel des Bains une fois la leçon terminée.

Après l'affaire de Noël qui avait touché au cœur Antonin, qui ne cachait pas son admiration pour Alberte, saluant le courage et la fermeté dont elle avait fait preuve, tous deux en étaient venus à parler d'eux-mêmes.

Elle avait raconté l'école qu'elle avait suivie au chef-lieu, à Lausanne, en vue de devenir institutrice ; sa classe de Cerniaz, qui était son premier poste. Comment, le samedi, afin d'attraper son train à la gare de Romont pour rejoindre une amie, elle achevait la classe un peu plus tôt après s'être arrangée pour que l'horloge du clocher de l'école, qui était aussi celle du village, sonne quelques minutes en avance : elle ajoutait simplement une pierre au seau servant de poids au vieux mécanisme de l'horloge qui ainsi tournait plus vite ! Et le dimanche soir, elle l'enlevait.

À son tour, Antonin avait évoqué sa Pologne natale, ses parents et sa petite sœur, Vienne et Paris, et bien sûr ses études de violon. Entendant cela, Alberte s'était exclamée :

« Parce que vous êtes musicien ? C'est extraordinaire ! Savez-vous que moi aussi je joue, mais un peu seulement et bien mal, du violon ? »

Et d'expliquer que tout enseignant devait obligatoirement pratiquer un instrument de musique afin d'être en mesure d'accompagner les élèves lors des leçons de chant.

C'est ainsi qu'elle avait choisi le violon, dont elle avait acquis les rudiments durant ses études ; elle avait également suivi les cours donnés par un musicien de l'Orchestre de la radio. Mais elle

n'avait pu poursuivre du fait que, désormais, elle enseignait loin de Lausanne.

« J'aurais pourtant tellement voulu continuer, savez-vous, car j'aime le violon », avait-elle conclu mélancoliquement.

Avant de s'écrier de nouveau :

« Mais bien sûr, vous pourriez me donner des leçons ! Voilà la solution. Vous pourriez être mon professeur. Vous viendriez à Cerniaz, par exemple le samedi après-midi ? Et naturellement je vous paierais. Ne dites pas non, je vous en prie ! »

Il avait bien sûr accepté.

En repensant à Alberte, il en avait eu tout loisir durant les longues heures qu'avait duré son voyage en train de Berlin à Bayreuth, il s'était une fois de plus demandé si tous deux un jour se reverraient. Car cette question, pendant toutes ces années, il s'en rendait compte à présent, n'avait jamais cessé de l'habiter.

Alberte avait représenté l'être unique, indispensable qui l'avait empêché de sombrer à un moment où sa vie semblait avoir perdu toute signification, n'avait plus le moindre sens. Et voilà que son avenir de nouveau s'ouvrait.

Se pouvait-il qu'elle n'en fit pas partie ?